

venait un hôtel des Invalides; couvert aux chevaux dont personne ne voulait plus.

Sir William avait un art singulier d'entraîner son ami. Lorsque par hasard il lui laissait emporter une poignée de louis, l'Anglais ne manquait pas de prendre des airs ou le dépit le disputait à la mélancolie.

—Vous me battez donc toujours ! s'écriait-il, à la rue Pigalle et à Long champ... C'est trop !

Quand on avait dîné chez la Madone ou dans l'appartement de sir William, le lansquenot et le baccarat prenaient les heures qui n'étaient pas données aux discussions. Pendant de longs jours Auguste était resté impassible au milieu des joueurs, sans jeter un louis sur la table. Les éloges de l'Anglais le firent changer de conduite.

—Ah ! vous êtes la prudence faite homme ! avait dit sir William ; ne jouez pas ! Le tapis vert est un terrain nouveau ; la fortune pourrait ne pas vous suivre !... Laissez respirer les vaincus !

Pour toute réponse, Auguste tira un billet de banque de sa poche et l'exposa sur le tapis. Il avait joué, il continua. Il perdit et trouva facilement à emprunter en dehors de sa famille. Un premier coup de pioche venait d'ouvrir le gouffre des dettes. Sir William et la Madone se chargeaient de l'élargir.

Cette réplique audacieuse d'Auguste, que la Madone n'avait oubliée avait été pour elle un trait de lumière. Elle comprit en une seconde le parti qu'elle pouvait tirer de cette situation esquissée par un mot et s'y dévoua.

Elle afficha discrètement le fils du banquier et le compromit avec une habileté prudente qui procédait par des sourires, par des aveux maladroits et par insinuations. Il fut bientôt avéré que le jeune millionnaire aimait éperdument la Madone, qu'il était soupçonneux et ja'oux, qu'il s'abandonnait pour elle à mille folies, et que le fameux jardin des Hespérides, gardé par un dragon, était d'un accès plus facile que le boudoir de la rue Pigalle. Il était aisé de franchir la porte du salon, mais on n'allait pas plus loin. De nouvelles confidences apprirent bientôt que cette adoration était partagée par sir William. L'un des héros gardait sous la pomme d'or ; l'autre la voulait cueillir. Jusqu'à présent, la victoire était restée au Français. Cependant l'Anglais ne se décourageait pas. Cette double réputation bien établie produisit l'effet qu'en attendait la Berrichonne. Tout le monde voulut goûter au fruit si bien défendu. La Madone déjà célèbre, devint illustre entre toutes ses pareilles. Sa beauté attirait moins que la difficulté vaincue. Elle accueillit l'un, puis l'autre, puis un troisième, usant de cent précautions pour déjouer ce qu'elle appelait la surveillance ombrageuse d'Auguste, qu'elle poussait en avant aux heures décisives, et ajoutant ce stratagème à la saveur de ce qu'elle accordait. Les étrangers, qui brûlaient aux flammes de l'aris des lambeaux de leur fortune, prenaient le fils de Jacques au sérieux, et ce métier de séducteur qu'on leur offrait les émuostillait ; les malins comprenaient à demi-mot et profitaient de leurs avantages. Auguste avait pour le public la réputation et la position d'un Jupiter. Pour la Madone, c'était une tête de Méduse avec laquelle elle terrifiait les importuns, et souvent aussi un appas qui lui servait à prendre les vaniteux.

Le succès qu'elle obtint et la compagnie qu'elle vit se presser dans son boudoir étonnèrent la Madone ; mais ce qui l'étonna le plus, ce fut la vérité de cette prophétie que lui avait faite Auguste. C'était comme un coup de sonde jeté au plus profond du cœur humain.

—Se peut-il qu'un sot ait l'esprit si clair ? se dit-elle.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,  
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 4 Juin 1887

Retour de "La forge dans la Forêt."

Après une absence de huit mois la forge dans la forêt est revenue au jardin Viger dimanche dernier 29 mai 1887 conduit par le maestro Ernest Lavigne.

Cette vieille soie a l'intention de nous fatiguer les oreilles jusqu'à l'hiver prochain, après quoi elle s'en ira pendant quelques mois pour revenir au printemps 1888.

Montréal est condamnée à entendre la forge dans la forêt jusqu'à la consommation des siècles.

Ainsi l'a voulu son protecteur et père nourricier Lavigne, artiste en corset et en calembourgs.

Dimanche dernier aussitôt que "LA FORGE" a fait son apparition dans le jardin Viger une délégation choisie avec soin parmi les ramollis et abrutis de la ville de Montréal est venue lui offrir un bouquet et en même temps le président des délégués lui lisait l'adresse suivante :

MADAME,

"C'est le cœur rompli d'une émotion bien légitime et bien douce que nous vous voyons revenir en bonne santé après une absence qui remplissait nos âmes de tristesse et d'affliction !

"Nous espérons Madame que de pareilles absences ne se renouvelleront plus ; c'est là le vœu de la société des abrutis de Montréal dont nous sommes ici les très humbles représentants.

"Nous souhaitons de tout notre cœur que vous veniez souvent vous faire entendre à nos oreilles et que nous ayons le plaisir de vous admirer non pas le dimanche seulement, mais tous les jours et même plusieurs fois par jour si c'est possible.

"Puisiez vous, Madame, accéder à nos prières et daigner recevoir ce faible hommage de notre admiration que nous déposons aux pieds de votre enclume."

La "FORGE" un peu fatiguée pria M. Ernest Lavigne de vouloir bien répondre à sa place.

Le chef de la musique du 65ème a prononcé l'allocation suivante avec toute la verve dont il a le secret :

MESSIEURS,

Permettez moi de vous remercier de ce beau témoignage de votre admiration par quelques calembourgs que je vais improviser en votre honneur.

—Savez-vous quelle différence il y a entre Malborough et un haricot ? ? ?

—C'est que Malborough s'en va en guerre et que le haricot s'en va en paix !

(Applaudissements dans l'auditoire.)

—Quel est le citoyen de Montréal qui se rapproche le plus de la baleine ?

—Vous ne le savez pas, eh bien je vais vous le dire, c'est le directeur de la Minerve parce qu'en parlant de lui on dit toujours c'est Tassé (c'est-à-dire.)

Quel est l'hôtelier de Montréal qui rit en musique ?

—C'est le propriétaire de l'hôtel St Louis parce que Joe Riendeu (rit en do).

(Cris d'épouvante dans l'auditoire ; une femme se trouve mal.)

Quand peut-on manger le paquebot Québec de la compagnie Richelieu ?

—C'est quand il échoie (est chou.)

Un hurlement du trombone fit comprendre à Lavigne qu'il ne pouvait pas pousser plus loin son discours et après avoir salué le public il fit attaquer la forge dans la forêt devant le public en extase.

L'ARMÉE DU SALUT

Dans le dernier numéro du journal de l'armée du Salut un des principaux officiers de cette bande de faneurs écrit de Toronto que Montréal est un pays d'impunité et d'immoralité et qu'il fera des efforts désespérés pour ramener la métropole du Canada dans la bonne voie.

Vous feriez bien mieux, M. l'officier, de ramener dans la bonne voie votre bataillon de filles détraquées et de garçons orléanisés et de les faire travailler à quelque chose de plus utile que de hurler dans les rues avec des contorsions de fous et d'épileptiques.

Vous feriez mieux aussi d'aller fourrer votre nez dans ce qui se passe dans vos baraquements ; m'est avis que vous n'y trouveriez pas toujours quelque chose de propre.

Vous feriez mieux aussi d'empêcher vos énergumènes d'assommer des enfants, comme l'a fait jeudi dernier un des vôtres sur la rue St Jacques !

Les sept plaies d'Égypte n'étaient que de la petite bière auprès de ce fléau qui nous afflige.

Quand donc en serons nous débarrassés ?

A quoi sert l'armée du salut ?

A faire peur aux chevaux ;

A encombrer la voie publique ;

A nous donner le spectacle d'aliénés qui hurlent dans la rue au lieu d'hurler dans les cabanons des asiles de fous ;

A ramasser des gros sous car c'est là le plus clair de leur mission évangélique.

Faites du potin, criez, braillez, puisque c'est là votre façon d'adorer Dieu, mais que ce soit chez vous et non pas au dehors.

La rue est faite pour les gens paisibles ; elle est interdite aux toqués qui troublent le repos public.

Le jour où vous aurez passé quelques nuits au clou, votre ardeur évangélique se ralentira peut-être ?

Et nous espérons de tout notre cœur que ce jour arrivera bientôt.

A TRAVERS MONTREAL:

Le président de la république française s'étant trouvé très embarrassé pour trouver un ministre de la guerre qui ne porta pas ombrage aux autres généraux, a fait demander au colonel Labrache de vouloir bien occuper ce poste.

Le colonel a demandé quelques jours pour réfléchir.

Le cocher qui conduisait O'Brien à Hamilton et qui a reçu dans la main une balle d'un fanatique de l'endroit était un orangiste.

C'est le cas de dire qu'on n'est jamais trahi que par les siens.

L'émotion a été immense quand on a appris que Goldstone le boss d'un clou de notre ville avait fiché le camp.

Bon nombre de personnes qui avaient cloué des objets chez lui étaient légitimement inquiètes sur le sort de leurs objets.

Les canadiens-français n'ont pas eu d'émotions à ce sujet, car les clients de Goldstone étaient plutôt parmi les membres de l'aristocratie anglaise.

L'autre jour à l'hôtel Jacques-Cartier arrive une jeune anglaise, très aristocratique, et "collet monté" comme il convient à une pudique young lady.

Une fois dans sa chambre. — Oh ! je n'ai pas ce qu'il me faut ; allez me chercher deux gros matelots.

—Deux matelots ? Demain, sans doute ?

—Mais non, tout de suite, puisque c'est pour coucher. Stupéfaction, scandale, etc. — Enfin, on s'explique : Elle avait voulu dire deux gros matras !

A la cour du Rocorler : —Vous avez une singulière façon d'attaquer les gens, vous !... Dans la nuit du 16 mai, vous vous êtes jeté sur un passant attardé et vous l'avez profondément mordu.

—La misère, son honneur, la misère ! J'avais rien à me mettre sous la dent !



PAUVRES SORELOIS !

Nous lisons dans le *Sorelois* du 24 Mai :

"Dimanche M. le Curé a rappelé que ce n'était pas une bonne manière de passer le grand jour du repos que de faire, ce jour-là, des promenades au bois, ou au terrain des courses ; sans doute il peut se faire que quelques personnes se rendent au bois pour admirer le grand œuvre de la création, en contemplant la beauté de la forêt, la verdure ; mais comme le nombre de ces âmes d'élite ne saurait qu'être limité, M. le curé trouve qu'il vaut mieux se rendre à l'église pour y entendre la parole de Dieu et assister aux offices."

Maintenant que nous sommes édifiés sur la conduite des Sorelois attendons nous à voir le feu du ciel détruire leur charmante cité.

A moins cependant qu'ils ne mettent un terme à leurs excursions dans les frais bocages.

Autrement Sorel disparaîtra comme Babylone, Gammorre, et autres villes impies.

C'est vraiment payer cher une promenade dans le bois et il est préférable que les Sorelois mettent un frein à leurs goûts rustiques !

COUACS

Deux électeurs causent des cand i : data de l'arrondissement :

—Dans mon quartier, dit l'un, c'est un médecin qui a le plus de chances.

—Alors il passera ?... — Ses malades passent bien.

Les affaires. Deux "spéculateurs" causent dans un de ces cafés-mastroquets qui avoisinent la Bourse ;

—Tu ne fais décidément pas affaire avec Charoussy ?

—Non il veut ma signature.

—Tiens, pour pouvoir te faire payer !

—Quand je te dis que c'est un homme plein d'arrière-pensées !

A table d'hôte :

—On passe des grenouilles rôties. Un convive à son voisin de table :

—Monsieur ne mange pas de grenouilles ?

—Merci. J'en suis dégoûté, depuis que j'ai abandonné mon ancien métier de caissier !...

Sur le talus des fortifications ;

—Ah ! qu'elle chance ! C'est moi qui peux dormir en paix maintenant et chaperder à mon aise !

—Pourquoi donc ?

—Je viens d'être mis sur la surveillance de la police.

Bien parisien. Deux promeneurs se rencontrent.

—Comment vas-tu ?

—Et vous ?

—Mieux que la dernière fois que je vous ai rencontré.

—Je t'en félicite.

Perle cueillie dans un roman judiciaire :

"Le misérable acheva sa victime, dans le chemin creux, et il regagna le village sans plus s'inquiéter du cadavre que s'il n'existait pas."

Un oncle économe essaie d'inculquer quelques bons principes à son intrigant de neveu :

—On dirait, à te voir faire, mon cher neveu que l'argent te brûle les poches...

—C'est pas pour des prunes que ça se nomme du la "braisc" !

Toto se promène avec sa maman aux Tuileries.

Apercevant un nègre du plus beau noir :

—Oh ! petite mère, je voudrais être comme ce monsieur...

—Vraiment.

—Il n'a pas la peine de se débarbouiller, lui !

—Grande émotion au ministère de la guerre à Paris.

Un monsieur, harassé comme le guerrier de Marathon, les cheveux en désordre, haletant, poussiéreux, arrive en courant.

—Où allez vous ?

—Je viens d'inventer un fusil, un fusil merveilleux, pour la prochaine guerre ; est ce qu'il est encore temps ?

—Dans le *Journal amusant* cette consultation de Grévin.

Une belle malade à son médecin, très attentif à lui tâter le pouls :

—J'ai à vous dire, docteur, que je ne ferme pas l'œil de la nuit.

—Ah ! ah ! si vous preniez de la camomille ?

—Mais j'en prends.

—Si vous n'en prenez pas ?

Un ami rencontre Calino lisant attentivement un journal.

—Tiens ! Monsieur Calino, vous vous occupez donc de politique ?

—Non, cher ami, je lis le bulletin de l'état civil, et j'étais justement en train de me dire : ces journalistes ! ils sont d'une négligence !

—Pourquoi ?

—Voyez vous-même à l'article "décès" il vous renseigne sur l'âge et la profession du décédé.

—Eh bien !

—Eh bien ! mais pourquoi n'en font ils pas autant à l'article "naissance" ?